

# MANÈGE



DANIEL PAROKIA



# MANÈGE

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2017  
ISBN : 978-2-283-03030-1

« Tournez, tournez, chevaux de leur cœur,  
Tandis qu'autour de tous vos tournois  
Clignote l'œil du filou sournois,  
Tournez au son du piston vainqueur. »

Paul Verlaine, « Chevaux de bois »  
*Romances sans paroles*



# 1

Il aurait surgi d'une grande ville de grand matin. Sortant d'une grande tour. Pas la tour Granite ou la tour Dexia, qui sont à La Défense, ni même la tour Shanghai ou la Burj Khalifa, respectivement à Pudong et à Dubai. Plutôt la tour Part-Dieu à Lyon, ou mieux, l'une de celles qui l'entourent : par exemple la Swiss Life ou la tour Oxygène. Car il s'agit d'une ville que je connais bien et d'un étage élevé. D'un air qui nous manque.

Grand, ou disons de taille moyenne. Enfin, plus grand que la moyenne des hommes de son époque, dont la taille augmente avec le temps, ce qui fait que, dans une autre époque, il aurait été immense, et dans un passé ancien, carrément géant.

Mais on pourrait, par symétrie, voir les choses à l'envers. Assez loin dans le futur, quand, reculant dans une courbe en forme de kangourou, sa taille serait reléguée en queue, il aurait été petit. Et dans le cas, moins probable, d'une queue en forme d'ornithorynque, alors presque un néant. Cela dit, rassurez-vous. Au moment où ce récit commence, nous ne sommes encore qu'en 1990 – et derechef il est, il existe : au beau milieu de la bête, juste un peu décalé vers les oreilles. Je peux même vous dire son nom. Il s'appelle Matteo. Matteo Bellini.

Imaginez un homme nuancé, y compris au plan vestimentaire. Pantalon gris foncé, chemise blanche à col ouvert, foulard Raoul Dufy, discrets boutons de manchette, blazer bleu nuit, une ancre à la place du cœur. On en déduit ses extrémités – chaussures et cheveux de couleur également sombre, légèrement grisonnante pour ces derniers – et son âge – inférieur au mien.

Ça cadre. C'est dynamique. C'est encore jeune. C'est un encore-jeune-cadre-dyna-



mique. Donnons-lui des yeux – bleu acier, ceux de son père –, une Samsonite. Un portable. Un ordinateur. Une maîtresse. Un chien. Non, pas de chien, pas même de maîtresse. Rien. Mettons seulement une vie de chien. On connaît le problème : trente-cinq heures devenues cinquante, une compétence qu'on exploite, la paresse des autres, et voilà le travail.

Quelques semi-esclaves, quand même, autour de lui : femme de ménage d'origine malgache, laveur de vitres sans papiers, plombier au noir, ex-fan des sixties, ex-femme de toujours. C'est elle qui a la garde de l'enfant. Un divorcé banal, en somme. À peine quelques liaisons erratiques.

Maintenant métro, métro, sortie de métro. Il est fatigué, il a bossé toute la nuit sur le logiciel des Japonais, conversé en anglais avec Nakayama au sujet d'Haskell, du lambda-calcul, de la logique combinatoire, il en a sa claque, a hâte de rentrer chez lui, de se jeter sur son plumard, plouf, on le comprend.

Et le voilà qui traverse en courant le carrefour Foch-Franklin-Roosevelt et va s'entoiler dans la calandre d'une noire automobile en giration rapide, quelque chose d'italien, de féminin, de nerveux, de vrombissant, je ne sais pas, moi, par exemple une petite Lancia.

Roulé-boulé façon parachutiste avec frappe du goudron bleuté par un avant-bras gauche un peu tendu pour casser l'onde de choc – un vieux réflexe de judoka, ceinture marron 1960, catégorie cadet. Mais trente ans de plus aujourd'hui et on n'est pas sur le tatami. C'est le bras qui paraît céder, crac, tandis que la Samsonite perce un phare, que l'ordinateur glisse dans la rigole et que Matteo jongle avec son portable d'une seule main, pas si facile que ça, essayez avec votre bras démis. Maintenant il gît, recroquevillé au bord du trottoir, sans avoir lâché le principal, le précieux portable, sa respiration, sa vie, son voisinage mondial. C'est à ce moment précis qu'on l'appelle.

– Allô, tu ne pourrais pas emmener Bruno à l'école en passant, tu serais gentil?

– Non vraiment, là, tu choisis mal ton moment, Céline, je suis en réunion de crise à la boîte, slap, badabam.

Il a laissé tomber le portable dans la rigole, un acte manqué, il n'a jamais su mentir. C'est d'autant plus idiot qu'elle doit entendre le bruit des automobiles et des klaxons. Mais s'il avait dit qu'il était les quatre fers en l'air avenue Foch avec un bras en compote, de toute façon, elle ne l'aurait pas cru, c'est féminin. En tout cas, c'est ce qu'il pense pour se justifier, c'est masculin.

Et voici Mathilda, qui jaillit de l'Y10 anthracite à vitres teintées et pare-brise athermique. Cheveux blonds californiens, teintés eux aussi, ramenés en arrière par un bandeau rouge, courte minijupe rouge malgré la quarantaine, chaussures à talons aiguilles rouges, lèvres et ongles Gemey rouges, sous-vêtements rouges, mais Matteo n'aura pas le temps de les entrevoir. Non, pas ce matin, dommage.

Rougissante.

– Ça va, rien de cassé?

– Si, justement, on dirait. Le bras, vers l'épaule.

Il le montre, penaud, lamentable, ballant, désormais inutilisable. Il souffre atrocement.

– Zut alors, pas de chance! Malheureusement – elle regarde sa montre – je ne vais pas pouvoir attendre le SAMU avec vous, je suis déjà abominablement en retard.

Tant pis. Elle lui laisse son fixe, non c'est trop intime, disons son fax, non elle n'a pas de fax, en tout cas, pas de fax personnel, alors son portable.

– Je vous le note?

– Oui, parce que je vais avoir du mal à...

Il soulève péniblement son bras gauche en faisant la grimace, il est gaucher, ça ne s'invente pas.

Ça ne fait rien, elle lui prend le bras – « Aïe, pas celui-là! », hurle-t-il, mais trop tard –, écrit directement son numéro sur la manchette de sa chemise blanche. « Jolis boutons de manchette », observe-t-elle au passage.

– Voilà, comme ça vous ne pouvez pas le perdre.

« La chemise est foutue », pense-t-il.

– Désolée, hein !

Elle retourne à sa voiture, claque la portière, relance le moteur, burroughs-cracc-rahume, elle est déjà repartie. Non, pas tout à fait. En passant près de lui, elle baisse la vitre de la Lancia, se penche à la portière, un peu inquiète. Cette femme dans un encadrement, ces cheveux blonds, ces yeux agate, c'est loin mais ça lui dit quelque chose. Ça lui dit quelque chose mais c'est loin.

– Excusez-moi, je m'en veux de vous laisser là comme ça, mais j'ai une réunion, ce matin. Il faut absolument que j'y sois et je suis vraiment vraiment très très en retard.

Vroum, vrrroum.

– N'oubliez pas de me donner de vos nouvelles, hein, on se voit pour le constat amiable ? Allez, courage ! Bye.

Vrrrrrrrrroum.

En sortant de l'hôpital Saint-Joseph-Saint-Luc, Matteo, gavé d'anti-inflammatoires, bras gauche en écharpe disparaissant dans un strapping serré à mort, regarde

successivement sa Swatch, le Rhône, le ciel plombé. Temps doux ce matin, anticyclonique, il hume l'air, goût d'ozone, de ses fins naseaux chevalins. On dirait le héros d'un film de Jacques Doniol-Valcroze – en moins jeune, cependant, et avec un autre prénom. Il étire son bras valide, et la Samsonite va faire un tour en l'air au-dessus de sa tête – au moins un qui fonctionne – puis redescend en même temps que ce bras au bout duquel, pendulairement, elle se balance maintenant dans une belle cycloïde, tandis qu'ordinateur en bandoulière il gagne, chancelant, la bouche de métro la plus proche afin de rentrer chez lui pour de bon, pour y jouir, précisément, d'un repos bien gagné.

Loin derrière, sur les lieux de l'accident, un SDF récupère discrètement le portable, appuie sur des touches au hasard. 12. E8-E6! Conseille tour noire en B1. Mitsubishi en baisse deux points à Tokyo. Contacter Akimoto. Si on se voyait demain, Sylvie. « Qu'est-ce que c'est que ce truc à la con? »

Huit heures plus tard, Matteo Bellini s'éveille tout endolori, « ce que je suis raide, aujourd'hui! », se lève en se massant les reins, traverse le salon, atteint la cuisine américaine. 17 heures et plus de Lavazza. « Qu'est-ce que j'ai fait de mon portable? » Se traîne jusqu'à la salle de bains. « Tiens, si je prenais une douche tout de suite, ça me réveillerait... Et merde, le bras. Oulala l'hématome! » Pectoral et épaule droite sacrément violacés aussi, c'est l'image que le miroir lui retourne, pendant que la douleur se réveille. Il avale un Naproxène, revient dans le hall, déprimé. Saisit finalement le fixe de sa main droite. Fait un numéro de la même main en appuyant sur les touches avec son pouce.

– Allô, Corniller, c'est toi? Matteo. J'ai eu un accident en rentrant du boulot ce matin. Non, rien de grave, juste le bras. Gauche, malheureusement. Deux semaines, peut-être trois. Non, c'est vers l'épaule. Il s'était déboîté, on me l'a remis, mais les radios ont montré que la clavicule était cassée. Non, juste un strapping. Je sais, je n'y peux rien. Demain, pour réceptionner

les Japonais, tu n'as qu'à envoyer Galuret. Oui, mais c'est mieux que rien, parce que moi, impossible d'enfiler mon veston. Même la chemise, j'ai déjà du mal, hein. Et boucler le nœud de cravate d'une seule main, je ne te dis pas. Ouais, d'accord, je peux aussi porter une cape et un nœud pap sur un faux col. Très drôle. Autre chose. Ne me mets plus de SMS sur mon portable, je l'ai paumé. S'il en arrive pour moi à la boîte, tu commutes tout en e-mails pour que je puisse les récupérer ici sur mon PC. Oui, j'en rachèterai un. Aujourd'hui même? Tu es dur!

« Boooooonn, ok, je fais mon possible. Salut.

« Putain, quel con. »



## 2

On se transporte au bureau de Mathilda, à la direction régionale de Biotech-France, sous-direction des affaires internationales, et voici la déléguée aux affaires stratégiques, toute de rouge vêtue, un peu trop rouge ce matin, comme le remarque son assistante, Armelle, qui lui prépare un Lavazza.

Une perle, et prévoyante avec ça, elle en a toujours en réserve, elle.

On reprend depuis le début.

– Tu es toute rouge, tu as couru ?

– Non mais j'étais en retard, j'ai failli tuer un type, tout à l'heure, en voiture, il s'est jeté sur moi.

– Tu as de la chance, ce n'est pas à moi que ça arriverait, ça ! J'espère que tu en as profité.

– Déconne pas, il courait, il ne regardait pas où il allait, il a failli passer sous mes roues, tu aurais vu le vol plané... Mais enfin il s'est bien reçu, il doit être sportif. Il a peut-être un bras cassé ou démis, je ne sais pas, en tout cas, ça n'avait pas l'air trop grave.

– Tu le revois quand ?

– Il va sûrement chercher à me joindre. Tu me le passeras. Il faut qu'on fasse le constat.

– Bon.

Puis Mathilda se frappe le front.

– Mais non, je suis conne, je lui ai filé mon numéro de portable. Il va m'appeler directement.

Elles quittent la machine à café, papotent encore un moment, rentrent dans leurs bureaux respectifs, vont et viennent, du fauteuil à la photocopieuse, de la photocopieuse au placard, du placard à l'ordinateur, de l'ordinateur au fauteuil. Du fauteuil au fauteuil. Variante bureaucratique d'une chanson de Brel. Bientôt, d'ailleurs, entre Vesoul, la soixantaine émoussée, chauve, du ventre, gras, des fesses, bâti mou, tout

en losange. Vous l'avez voulu voir, vous l'avez vu.

– Alors mesdames, on y va, à cette réunion?

– On te suit.

Et tout se déroule selon le rite habituel. Delafosse, directeur régional, a son air des mauvais jours. Il enrage de devoir présenter pour la énième fois devant une délégation étrangère – aujourd'hui, les Chinois – le glorieux historique de l'entreprise. « Désormais, on ne fait plus de recherche, on astique la vitrine », pense-t-il. Cela dit, il obéit aux ordres, il est obligé. Il s'exécute, c'est le cas de le dire.

– Sans remonter aux calendes, explique-t-il en substance, notre firme est issue de la séparation des activités pharmaceutiques et médicales de Biotech-France, qui a donné lieu à la création de deux divisions, Biotech-Pharma et Medical-Device, celle-ci regroupant VVT (Viral Vector Therapeutics) et GTI (Gene Therapy Idea), aujourd'hui devenue BioGlobe, avec sa filiale BioGlobe Asia, laquelle a d'abord eu un bureau à Singapour, puis à Hong Kong et enfin à Shanghai. Après

différentes acquisitions, nous avons développé, depuis cinq ans, nos services de diagnostics numériques et de chirurgie à distance dans des établissements européens, et avons acquis auprès de World Therapeutics une expérience mondiale en matière de thérapies géniques et de systèmes d'immuno-diagnostics. Nous renouvelons d'ailleurs périodiquement auprès des CHU nos offres d'accès à nos banques de données et aux résultats de nos recherches en matière de diagnostic, de pronostic et de traitement, qu'il s'agisse de cancers, de pathologies cardio-vasculaires, de maladies auto-immunes ou de syndromes gériatriques – Alzheimer et autres.

Mesdames et messieurs, nous nous réjouissons de votre visite, vous êtes les bienvenus à Lyon, *huān yíng, huān yíng*, surtout si c'est pour investir dans nos activités, haha, dont vous pouvez, d'ores et déjà, mesurer le sérieux. *Xièxiè*.

Et maintenant, si vous voulez bien vous diriger vers le buffet, c'est avec le plaisir de la découverte que vous pourrez goûter à quelques-unes de nos spécialités lyonnaises

légères : soupe aux nids d'hirondelle, crabes d'eau douce, ailerons de requin, concombres de mer, canard laqué, le tout accompagné de riz cantonais et de thé de Hangzhou. Non, je plaisante, bien sûr. Changement de paradigme alimentaire, vous allez découvrir ici, on n'y coupe pas, nos inévitables quenelles, saucisses et saucissons lyonnais, truffés ou non, le tout arrosé d'un bon vieux côte-rôtie de derrière les fagots, régalez-vous si vous pouvez, merci !

On l'applaudit avec conviction, mais la traductrice n'a pas très bien compris la fin du discours, le changement de paradigme, « truffés ou non », l'histoire des fagots... La délégation chinoise rit jaune, l'humour passe mal les frontières.

– Ensuite, conclut-il, mais ensuite seulement, nous parlerons contrats.

Il descend de l'estrade, serre quelques mains, avise Mathilda, difficile de ne pas la voir avec son ensemble rouge et son visage un peu trop rouge.

– Dis donc, tu n'aurais pas la fièvre, par hasard, je te trouve un peu rouge, lui glisse Armelle à l'oreille.

– J’ai tout eu, à part les oreillons, répond-elle, je ne vois pas ce que je pourrais avoir.

Et justement, ce seront les oreillons, fièvre modérée, courbatures, inflammation des parotides, trois semaines d’incubation, elle ne le sait pas encore, elle embrasse tout le monde, y compris Delafosse, « venez que je vous présente », lui dit ce dernier.

– Monsieur Wang, notre homologue de Shanghai, voici Mathilda d’Encey mon bras droit, une bombe, d’ailleurs elle parle un peu chinois, je vous laisse faire, hein ?

– *Nihǎo*, dit-elle en rougissant encore, au point qu’on dirait qu’elle va éclater.

– *Nice to meet you*, préfère répondre M. Wang avec humanité, en s’inclinant légèrement.

Mais il continue en chinois. La traductrice s’approche. « Monsieur Wang dit qu’un auteur de chez vous, Michel Tournier, a écrit que les Blancs ne sont pas blancs, ils sont roses. Monsieur Wang dit qu’avec vous il est au-dessous de la vérité. À l’époque maoïste, on vous aurait recrutée pour brandir le célèbre petit livre du président Mao,

vous auriez été un parfait emblème de la révolution. »

Mathilda vire à l'écarlate.

– Écartez-vous, on ne sait jamais, conseille la traductrice, peut-être qu'elle va éclater, il a dit que c'était une bombe.

Et c'est à ce moment-là que retentit *L'Internationale* en chinois, M. Wang se met au garde-à-vous, mais c'est seulement le portable de Mathilda, une délicate attention, téléchargée en prévision de la venue de la délégation.

– Allô, dit-elle.

– Bonjour, j'espère que je ne vous dérange pas, Matteo Bellini, l'accident de ce matin.

– Matteo Bellini? Vous vous appelez Matteo Bellini?

Patatras, elle est tombée dans les pommes. La fièvre, la fatigue, les oreillons sans doute, à moins que ce ne soit autre chose. On fait cercle, Delafosse s'approche, trop content de l'aubaine, il envisage déjà un bouche-à-bouche, mais Armelle s'interpose avec autorité.

– Si je puis me permettre, monsieur le Directeur, vous ne devriez pas, depuis ce

matin elle est rouge, elle a sans doute de la fièvre, on en parlait justement, il se peut qu'elle couve les oreillons.

Pas de chance. Delafosse recule, déçu, ne sachant que faire, il danse d'un pied sur l'autre, mains croisées devant son sexe, peut-être craint-il des complications.

Le portable a valdingué aux pieds de M. Wang qui se baisse pour le ramasser.

– Non, non, n'en faites rien, dit la traductrice, il est contagieux, elle est malade des oreilles.

– *Hǎo*, convint M. Wang. Où sont les crabes d'eau douce?

On le dirige vers les saucissons.

Armelle donne maintenant deux paires de gifles vigoureuses à Mathilda, devenue plus pâle – et pif et paf, et clique et claque – qui soudain émerge de sa syncope.

– Qu'est-ce qui m'est arrivé?

– Tu t'es évanouie. On a téléphoné à un médecin. Il arrive. Reste bien tranquille.

– Matteo, dit-elle. Où est-il?

– Matteo?

– Non, mon portable, andouille!



Le portable est là, par terre, mais personne, maintenant, n'ose s'en saisir, même avec des pincettes. Au contraire, on s'écarte, Mathilda s'assied sur son derrière, son visage reprend peu à peu sa couleur initiale, elle replie ses jambes, la minijupe remonte, découvre largement ses cuisses. Delafosse a le temps d'apercevoir un string rouge, quel dommage, elle se dresse – je parle de Mathilda, voyons –, elle est debout, chancelle de nouveau, personne ne la retient, pas même Armelle, la revoici par terre. Mais non, elle n'est pas tombée, c'est juste pour récupérer son portable.

– Allô, dit-elle, allô, tu es là?

Mais Matteo a raccroché. Depuis cinq minutes, il n'entendait plus que chocs, brouhahas, onomatopées, de l'anglais, du chinois, la confusion des langues, Babel, on sait ce que c'est, impossible de s'en sortir même en Europe, puis pif et paf, clique et claque, suivis de murmures incompréhensibles. « Qu'est-ce qu'elle me fait? » Il a préféré remettre à plus tard, attendre que ça se calme.

Mais ça ne se calmera pas. Ça ne se calmera plus jamais. Maintenant, c'est son téléphone qui sonne, elle rappelle le dernier numéro mémorisé – une trouvaille, cette fonction. C'est le sien, évidemment.

– Allô, dit-elle, allô, Matteo Bellini?

– Oui, lui-même.

– Mathilda.

– Mathilda?

– Oui, Mathilda d'Encey. C'était moi, ce matin, au volant de la Lancia.

– Mathilda d'Encey!

Là, c'est Matteo qui, soudain, doit se tenir au chambranle.

Puis, tout à coup, des grésillements et, à la fin, tutt, tutt, tutt, la communication qui s'interrompt. Le portable de Mathilda a brusquement cessé de fonctionner. Elle appuie sur toutes les touches, rien à faire, ça ne redémarre pas. C'est une technologie encore hésitante dans les années 1990. Plus tard, elle demandera à l'opérateur ce qu'il convient de faire, mais à part envoyer le portable en réparation, ce qui va prendre au moins une semaine, elle n'a pas beaucoup d'autres solutions – et aucune chance,

dans l'immédiat, de retrouver le numéro. C'est à Matteo de jouer.

Justement, ça tombe bien. En ce moment, il n'a rien d'autre à faire. Rien d'autre qu'à se remémorer cette vieille histoire, si c'est possible. Alors il s'installe sur son canapé, il ferme les yeux, il remonte le temps. 1980, 1970, 69, 68, 67, 66, 65. Fin du compte à rebours, top, nous y sommes : 1964. « On dirait que la douleur à l'épaule revient », pense-t-il dans sa somnolence. Mais non, c'est une autre. La première luxation, celle qui est à l'origine de tout.

### 3

Lors de la quatorzième édition du Festival de la chanson italienne, qui s'était tenu à San Remo du 30 janvier au 1<sup>er</sup> février 1964, une chanteuse de Vérone de seize ans, d'ascendance noble et fortunée, Gigliola Cinquetti, avait interprété une chanson intitulée *Non ho l'età* – en français « Je n'ai pas l'âge » – qui devait être par la suite couronnée au Concours Eurovision de la chanson, et devenir un succès international.

La gamine – queue-de-cheval et visage d'ange – était vêtue d'un pull de couleur claire et d'un sous-pull à col roulé beaucoup plus sombre qui tombaient sur une jupe assez longue pour cacher ses genoux. Faussement timide, elle chantait d'une voix sûre et appliquée, fixant la caméra de ses yeux graves légèrement baissés, comme

gênée de devoir expliquer à un homme plus âgé qu'elle qu'il lui fallait attendre qu'elle grandisse. La musique était lente. Un calme et une pudeur – le sérieux de l'amour aussi, autant que l'espoir d'aimer – se dégageaient de la chanson.

Durant l'été de cette même année, toute la France fredonna *Non ho l'età*, et les radios – comme à leur habitude en cas de succès avéré – diffusèrent la chanson plusieurs fois par jour, une vraie scie.

À chacune de ses apparitions, Gigliola Cinquetti suscitait l'enthousiasme, et, comme tout le monde, à cette époque, n'avait pas la télévision, des attroupements, parfois, se formaient dans les cafés – ainsi que dans les magasins d'électroménager, où des postes de démonstration permettaient de regarder gratuitement le jeune prodige.

Celui-ci avait remplacé la nouvelle mire d'RTF-Télévision, l'horloge à spirale excentrée conçue par Christian Houriez et ses élèves, laquelle, ouvrant et fermant tous les programmes, fascinait les personnes qui,

par extraordinaire en cette période de plein-emploi, n'avaient absolument rien à faire.

Matteo, longtemps après, se souvenait encore de ce moment singulier des années 1960 – l'apparition de Gigliola Cinquetti sur la scène internationale – en tout cas sa révélation soudaine sur « le petit écran », à la place de la mire télévisuelle.

Un souvenir d'autant plus vif qu'à peu près à la même époque il avait acheté un scooter et était tombé amoureux pour la première fois. De Mathilda, justement.

Pour lui, Gigliola faisait partie des cadres sociaux de sa mémoire – une mémoire douloureuse –, car l'expérience de ce *primo amore* avait été assez cuisante pour lui laisser des traces indélébiles, loin de la chanson sucrée qui, pour toujours, le lui rappellerait.

## 4

Tout avait commencé lorsqu'il avait trouvé, dans le journal *L'Étudiant*, à la rubrique « Deux roues à vendre », une annonce qui l'avait intéressé.

Elle concernait une Vespa Piaggio 125 GT, qui avait peu roulé et se trouvait, apparemment, en bon état de marche malgré son âge. C'était, bien sûr, un modèle ancien, notamment au point de vue de la carrosserie. En 1964, les 125 Sprint et 180 Super Sprint, qui remplaçaient les 125 GT et 160 GS, avaient pris des silhouettes plus anguleuses, si bien que ces derniers modèles, avec leurs formes arrondies, se trouvaient subitement démodés. Mais Matteo, à cette époque, cherchait avant tout un moyen commode de se déplacer. Plus stable qu'une Mobylette, plus rapide qu'un Solex, la Vespa

paraissait offrir toutes les garanties souhaitables. Puis son prix, en l'occurrence très attractif, en faisait une affaire à ne pas manquer.

Quelques jours plus tard, il s'était présenté aux portes d'une demeure austère, entourée d'un jardin d'une grande discrétion où – seule marque d'opulence réellement affichée – se pavait un paon en liberté.

La maison était située sur le plateau d'Écully, banlieue lyonnaise résidentielle, que Matteo avait atteinte par le réseau OTL (Omnibus et Tramways de Lyon). Celui-ci ne desservant en fait qu'Écully-centre, il avait terminé son parcours éprouvant par une marche harassante, à pied, sous le soleil.

Et là, pas un passant pour le plaindre, pas une automobile pour le prendre en stop. De retour des courses, elles roulaient toutes à vive allure – Austin Mini, Ford Anglia, NSU Prinz – les sièges arrière pleins de victuailles. Au volant, de petites bonnes femmes peroxydées, l'air revêche. Une vieille



Pontiac l'ayant frôlé, il se résigna, par précaution, à marcher dans l'herbe.

Bien qu'il eût vite ôté sa veste et réduit la longueur de ses pas, il était arrivé absolument en nage.

Mais avant même qu'il eût prononcé un mot, ses hôtes absolument exquis – M. et Mme d'Encey, aristocrates prévenants, ainsi que Justin, domestique attentif – l'avaient fait asseoir dans un grand fauteuil, « reposez-vous, vous êtes épuisé », muni d'un coussin brodé de couleur crème.

Ce fauteuil – en rotin tressé – trônait sur une terrasse d'allure marmoréenne, au milieu de sièges en fer forgé fraîchement repeints.

On découvrait, plus loin, sur une pelouse régulièrement tondue, des chaises longues aux couleurs passées dont les tissus jadis multicolores devaient ajouter un peu de gaieté à ce séjour plutôt monacal. La gaieté s'était-elle enfuie avec les couleurs ? À regarder les visages sévères qui semblaient l'observer plus attentivement qu'ils n'auraient dû, Matteo pouvait effectivement le craindre.

Du rez-de-chaussée de la demeure – une lourde bâtisse à deux étages, percée de nombreuses fenêtres à linteaux sculptés – avait surgi de nouveau Justin, poussant devant lui une table en acajou, dotée de grandes roues dorées silencieuses à pneus pleins. Sur celle-ci étaient disposées des boissons fraîches en abondance. Tout en buvant une menthe à l'eau, Matteo avait expliqué à ses hôtes la raison de sa visite.

– Matteo Bellini, s'était-il présenté, brièvement. C'est moi qui ai téléphoné au sujet du scooter.

Trois paires d'yeux étaient rivées sur lui. On avait continué de le regarder avec circonspection.

– Pardonnez-moi cette intrusion, s'était-il encore excusé au bout d'un petit moment, quelque peu impressionné par l'ambiance.

– Nous vous attendions, avait finalement confirmé Mme d'Encey. C'est mon fils, Andréas, qui s'occupe de la Vespa. Il n'est pas encore rentré de la faculté — il avait un cours de linguistique jusqu'à 16 heures. Si vous voulez bien l'attendre, il ne devrait plus tarder.

Ses yeux perçants avaient fixé alternativement Matteo et la grille du parc. Il s'était dit qu'avec son nez légèrement busqué elle avait tout à fait le profil d'un aigle.

Pendant ce temps-là, M. d'Encey – visage lisse, déjà couperosé, cheveux grisonnants un peu aplatis, lunettes cerclées – avait repris distraitemment la lecture de son journal. Il sirotait une vodka orange, slup, slup, dans un verre à cocktail empli de glaçons et surmonté d'un petit parasol de papier vert.

– Andréas m'a laissé entendre que vous faisiez des mathématiques à l'université, avait-il soudain lancé, en regardant Matteo par-dessus son journal – et ses lunettes lui étaient tombées sur le nez. C'est une drôle d'idée, non? Quand on est à l'aise dans cette discipline, ne vaut-il pas mieux préparer une école d'ingénieurs? Cela ne vous a pas tenté?

Il avait semblé surveiller l'effet de ses paroles sur le garçon.

– Je vous choque, peut-être, avait-il ajouté au bout d'un court instant, dans un sourire.

Effectivement, à mesure qu'il parlait, le visage de son interlocuteur s'était fermé.

Matteo avait été tenté d'expliquer qu'il ne souhaitait pas mettre ses qualités intellectuelles au service d'une grande entreprise. Il aurait aussi bien pu confesser – ce qui était plus près de la vérité – qu'il avait en horreur la vie active et entendait différer le plus longtemps possible le moment où il y entrerait.

Il avait senti plus ou moins confusément qu'il ne pouvait tenir des propos aussi extrêmes dans un cadre aussi splendide, face à des gens aussi charmants.

Il avait bredouillé, à la place, quelques phrases empruntées : une carrière universitaire lui conviendrait sans doute davantage. Il allait d'ailleurs faire une thèse et aspirait à devenir chercheur, et patati et patata.

– Il en faut, avait reconnu son interlocuteur en reposant son verre de vodka après en avoir bu une dernière gorgée, hufffl. Sur quoi porte votre thèse?

– Oh je n'en suis pas encore là, avait dû admettre Matteo. Pour l'instant, j'achève ma licence de doctorat.

– On s’y perd, avec ces nouvelles licences, avait repris M. d’Encey à l’intention de sa femme. Licence libre, licence d’enseignement, licence de doctorat... Seule cette dernière vous permet de faire de la recherche, c’est bien cela ?

– Absolument, avait dit Matteo.

– En tout cas, si un jour vous changez d’avis et décidez d’abandonner la science, avait déclaré M. d’Encey de façon un peu grandiloquente, venez donc me trouver. On a besoin de gens comme vous dans les affaires.

Ce disant, mine de rien, il s’était resservi un verre de Smirnoff.

Continuant sur sa lancée, après avoir jeté un regard un peu inquiet en direction de sa femme, il avait ajouté à mi-voix :

– Mon frère et moi, voyez-vous, sommes fabricants de soierie. Comme vous le savez sans doute si vous êtes lyonnais, cela signifie, en fait, que nous ne fabriquons rien du tout : nous importons du fil que nous faisons tisser par les tisseurs de Tarare, puis nous faisons teindre les tissus par les teinturiers de la vallée d’Azergues – par exemple

les usines Mathelin – et, à la fin, nous récoltons des pièces que nous vendons pour faire des carrés de soie, des robes du soir, des abat-jour ou des habits de poupée. Il faut juste savoir coordonner tout cela. Ces dernières années, nous avons beaucoup travaillé avec les poupées Bella, mais aussi avec de grands couturiers parisiens, Dior, Saint Laurent, Ungaro... En nous donnant de la peine, nous faisons un bon chiffre d'affaires, mon frère et moi, jusqu'à ce qu'il se retire... Il est âgé, maintenant, il faudrait redynamiser tout cela...

Il avait plié son journal et, les yeux dans le vague, avait paru regretter cette époque révolue.

– Vous ennuyez ce jeune homme, était intervenue Madame d'Encey de sa voix coupante. Il vient pour le scooter, Philippe, souvenez-vous.

– Oui, oui, avait consenti M. d'Encey, en avalant, cette fois-ci, le contenu de son verre de vodka d'un coup. Mais l'un n'empêche pas l'autre, d'autant que...

Il s'était interrompu soudain, sur un regard foudroyant de son épouse.

## 5

Là-dessus était arrivé Andréas, l'heureux propriétaire de la Vespa. Une jeune femme l'avait raccompagné en Caravelle. Il était à peu près de l'âge et de la taille de Matteo, avec des cheveux châains, un visage régulier, des épaules larges sans excès et cet air de bonne santé éclatante qu'avaient seuls, à l'époque, les étudiants américains. Il était d'ailleurs vêtu comme ces derniers : T-shirt aux couleurs de son université, pantalon de toile, chaussures de sport.

Au surplus, il émanait de lui une fragrance à la fois subtile et forte, sans doute quelque musc ambrette un peu soutenu, s'était dit Matteo – *Pour un Homme* de Caron, ou peut-être *Brut* de Fabergé, dont il avait récemment respiré un échantillon dans une parfumerie. Mais tout cela était

atténué par des notes plus fruitées, probablement de mûre ou de poire. Ce devait être un parfum fait sur mesure...

Et l'ensemble, à la fois structuré et rond, chef-d'œuvre de raffinement en accord avec sa peau, était à l'image de sa musculature et semblait parfaitement le caractériser, sans qu'il n'y eût rien à ajouter. Matteo s'était dit encore qu'une telle alliance d'élégance et de virilité devait opérer des ravages dans les cœurs féminins.

Une fois les présentations faites, Andréas avait entraîné Matteo dans une remise où l'engin était garé.

– Voilà la bête, avait-il dit en enlevant la housse grise qui protégeait la Vespa. Elle vous plaît ?

Cette Vespa, de couleur blanche, avait été munie d'une sellerie d'une seule pièce en cuir fauve, qui remplaçait les traditionnels sièges triangulaires. Elle semblait comme neuve, mais lorsqu'ils avaient essayé, à plusieurs reprises, de la mettre en route, le moteur n'avait pas démarré.



– Elle n’a pas roulé depuis longtemps, s’était excusé Andréas. C’est peut-être simplement un problème de bougies. Le mieux est que je la fasse réviser. Je suis vraiment désolé. Auriez-vous la gentillesse de repasser, disons, la semaine prochaine ?

Matteo n’avait pas manifesté un grand enthousiasme à l’idée de refaire le trajet qui l’avait amené, après un long parcours en bus et à pied, jusqu’en cette banlieue éloignée. Il avait fait, néanmoins, contre mauvaise fortune bon cœur et avait promis de revenir le mardi suivant.

En attendant, Andréas lui avait fait visiter les lieux – « pour que vous ne soyez pas venu pour rien », avait-il précisé – et Matteo avait découvert l’étendue du domaine. Derrière la demeure était un parc au centre duquel se devinaient une pièce d’eau et, au-delà de la végétation qui la bordait, un jardin potager et une petite vigne qui fournissait des raisins de table.

Tout à côté de la remise, dans un ensemble de constructions qu’Andréas avait qualifiées de dépendances, se trouvaient

plusieurs garages dans lesquels reposaient paisiblement des voitures anciennes. Une Studebaker Golden Hawk bleu et blanc, une Simca Chambord, elle aussi bicolore, mais dans des tons beige et marron, enfin, une Morgan Plus 4 d'un rouge éclatant, dont la capote d'alpaga noire était relevée.

– Tu as remarqué, avait noté Andréas – je te tutoie, tu permets? –, c'est une quatre places, on en voit très rarement, en France. Notre première voiture, avait-il lâché avec un brin de nostalgie dans la voix.

Contre la porte à moitié ouverte de l'un des garages était négligemment adossée une raquette de tennis toute neuve. C'était une raquette René Lacoste avec le nouveau cadre en acier rigide. On commençait à peine à la commercialiser et Matteo l'avait vainement cherchée, à Lyon, dans des magasins de sport. Au mur pendait un vieux thermomètre avec une double graduation, en degrés Celsius et Fahrenheit.

– Maintenant, nous roulons en DS 19, mais, à part des tissus, mon père ne vend jamais rien! s'était exclamé Andréas. Le luxe, ça rend un peu tordu. C'est d'ailleurs

l'étymologie du mot, avait-il ajouté en souriant.

Matteo s'était fait la réflexion qu'il avait exactement le même sourire que son père.

Une ride naissante, soudain, avait barré le front de son vis-à-vis.

– Mon père voulait que je garde aussi le scooter, avait continué Andréas en l'effaçant de sa main d'un geste naturel, mais je n'en ai plus l'usage. Je dois accomplir prochainement mes obligations militaires et, lorsque je reviendrai des Kerguelen, c'est d'une voiture dont j'aurai besoin. Peut-être prendrai-je alors la Morgan, si toutefois elle roule encore...

À cet instant, un volet s'était ouvert au premier étage de la maison et la silhouette d'une jeune fille blonde à la peau claire s'était découpée dans l'embrasure. Elle avait les cheveux longs et semblait mal réveillée car elle se frottait les yeux avec insistance.

– Hello, avait-elle fait en agitant la main.

– Je te présente ma sœur Mathilda, avait dit Andréas – et, s'adressant à elle, il

avait ajouté : Matteo venait pour le scooter, mais le moteur ne démarre pas. Bien dormi ?

La jeune fille s'était étirée et elle avait adressé, elle aussi, le charmant sourire paternel aux garçons. Elle était vêtue d'une nuisette de coton bleu ciel presque transparente avec des manches à volants très fines que le vent agitait doucement dans le soleil en même temps que sa chevelure. On aurait dit une fée.

– Pas assez, avait-elle répondu.

Matteo avait bientôt pris congé. Il avait un long chemin à faire pour rentrer.

Quand il était arrivé chez lui, près du cimetière de Caluire, et qu'il avait raconté l'histoire à ses parents, son père lui avait reproché de s'être engagé avec son vendeur. Il avait dit que celui-ci s'était conduit de façon désinvolte, et que Matteo était bien bête de s'être laissé prendre à ses belles manières. Ce n'était pas les scooters d'occasion qui manquaient en ville et il n'aurait eu aucun mal à en trouver un plus près. Peut-être même n'aurait-il pas été plus cher ni en moins bon état...

Mais Matteo était déjà sous le charme de cette demeure et de ses occupants. C'était comme s'il avait été piqué par un serpent. Le venin agissait désormais dans ses veines et modifiait déjà le rythme des battements de son cœur.